

# Direction des Archives de France

## Bulletin sur les ressources archivistiques numériques, n° 37, septembre 2009

### Sommaire

#### Le 73<sup>e</sup> congrès de la Société des archivistes américains

#### Le schéma EAC-CPF

#### L'EAD aux Archives départementales du Var

#### Lu pour vous

---

#### Le 73<sup>e</sup> congrès de la Société des archivistes américains

La Société des archivistes américains (SAA) a tenu son 73<sup>e</sup> congrès à Austin, Texas, du 11 au 16 août 2009. Cette année, l'accent a été mis sur le Web des données ainsi que sur les blogs, wikis et autres réseaux sociaux utilisés par certaines institutions pour faire découvrir à un plus large public leurs collections et leurs services et permettre aux utilisateurs d'interagir avec les contenus des pages Web. Un guide de l'archiviste 2.0, « l'archiviste interactif », a d'ailleurs été publié il y a quelques mois sur le site de la SAA (<http://lib.byu.edu/sites/interactivearchivist/>), avec des exemples, des présentations de cas pratiques et un recensement des utilisations du Web 2.0 par les services d'archives (voir ci-dessous). Il a également été question du schéma EAC-CPF, dont une version test a été diffusée après le congrès (voir rubrique suivante « Le schéma EAC-CPF »), et par voie de conséquence, de la révision de l'EAD.

Les textes et supports de quelques-unes des sessions du congrès de la SAA peuvent être consultés en ligne sur le site de la SAA (<http://www.archivists.org>), sur Facebook (<http://facebook.com/archivists>) et sur différents blogs de professionnels (<http://www.spellboundblog.com/> ; <http://www.archivesnext.com/> ; <http://larchivista.blogspot.com/>). En voici le compte rendu.

#### *1. Groupes de travail et sections spécialisés*

##### **Table ronde des utilisateurs du logiciel Archivists' Toolkit (AT)**

Le logiciel Archivists' Toolkit (AT ou « Boîte à outils des archivistes ») est une application libre développée depuis 2007 à l'initiative des universités de San Diego et de New York et des « Cinq collèges » (consortium d'établissements d'enseignement supérieur du Massachusetts), qui permet de rédiger des descriptions conformes aux normes DACS (« Décrire les archives : une norme de contenu », norme de la SAA) et ISAAR(CPF) et de faire des imports et des exports conformes à la DTD EAD 2002. Le site du projet est consultable à : <http://archiviststoolkit.org/>

Le logiciel AT est utilisé par de nombreuses institutions américaines, en Alabama, en Arizona, en Californie, dans le Connecticut, en Géorgie, dans le Maryland, dans le Massachusetts, dans le Michigan, dans le New Jersey, dans l'Oklahoma, en Pennsylvanie, dans le Texas. L'université de Yale a créé son propre blog autour de son projet de mise en œuvre du logiciel (<http://www.library.yale.edu/mssa/at/>). Quelques institutions utilisent également AT en dehors des Etats-Unis, en Nouvelle-Zélande, en Suisse et au Royaume-Uni.

La communauté des utilisateurs d'AT a connu une très forte progression depuis deux ans, avec une liste de discussion très active. Aussi une Table ronde des utilisateurs du logiciel a-t-elle été récemment créée au sein de la SAA. Les concepteurs d'AT envisagent toutefois de combiner certaines des fonctionnalités du logiciel avec

un autre outil développé par l'université de l'Illinois à Urbana-Champaign, Archon. Le logiciel Archon permet de créer des descriptions archivistiques, d'y associer des objets numériques ou numérisés (images, sons, vidéos) et de gérer des plans de classement complexes. Archon permet aussi l'export des données en EAD ou en MARC.

Les universités de New York, de San Diego et de l'Illinois à Urbana-Champaign viennent donc de présenter à la Fondation Andrew W. Mellon un projet collaboratif visant à intégrer les fonctionnalités des deux logiciels dans une application unique de description et de gestion des collections et d'accès des documents d'archives. Ce processus de développement sera ouvert, les utilisateurs d'Archivists' Toolkit et d'Archon et les développeurs pouvant ainsi contribuer aux travaux de l'équipe de projet.

### Section sur la description

Chaque année, la section sur la description de la SAA présente dans une « exposition » quelques expériences de mise en ligne de descriptions archivistiques. Comment donner aux chercheurs des informations sur la production et l'utilisation des documents d'archives et leur relation avec d'autres ressources ? Comment les aider à reconstituer le contexte de production des documents ? L'exposition 2009 était axée sur les innovations en matière de transmission des informations contextuelles via la description archivistique.

Le premier exemple présenté était celui des Collections spécialisées et des Archives des bibliothèques de l'université George Mason (<http://sca.gmu.edu/>). En février 2009, l'université a commencé à développer en interne un moteur de recherche personnalisé, à partir du moteur de recherche proposé par Google (Google Custom Search Engine). Le moteur de recherche personnalisable de Google permet d'attribuer des priorités à des résultats de recherche ou de restreindre le nombre de ces résultats en fonction des sites Web et des pages qu'on lui indique. Jusqu'à présent, les instruments de recherche XML/EAD de l'université George Mason étaient stockés sur un serveur Web inaccessible pour Google, et une interrogation transverse des instruments de recherche était impossible. Avec la mise en place de cette fonctionnalité de recherche, les instruments de recherche sont toujours produits au format XML/EAD, mais ils sont désormais convertis au format HTML avant leur publication sur le site. Ils sont ensuite indexés par le moteur de recherche et une recherche plein texte est possible dans plus de 130 instruments de recherche. Bien que les capacités de recherche ne soient pas optimisées à cause de la conversion des fichiers EAD au format HTML, la fonctionnalité de recherche par mots clés permet d'avoir des résultats satisfaisants et elle a été assez facile à mettre en œuvre par rapport à l'installation d'un système plus sophistiqué utilisant XML et une base de données. La page d'accueil comporte une lucarne de recherche, et les résultats apparaissent sur une page distincte avec des liens hypertexte pour affiner les résultats de la recherche ([http://sca.gmu.edu/search\\_results.html](http://sca.gmu.edu/search_results.html)). Pour en savoir plus sur le moteur de recherche Google Custom Search, voir : <http://www.google.com/coop/cse/>.

Le deuxième exemple était celui de la plate-forme OhioLINK (<http://ead.ohiolink.edu/xf-ead/>), qui donne accès aux collections des archives, des bibliothèques et des autres institutions patrimoniales de l'État de l'Ohio. L'outil utilisé est DLXS (Digital Library eXtension Service), un logiciel de bibliothèque numérique de l'université du Michigan incluant un moteur de recherche (<http://www.dlxs.org/>). L'outil d'encodage, basé sur le Web, a été développé conjointement par l'équipe de projet OhioLINK et l'université d'État de la ville de Kent dans l'Ohio. Toutes les institutions de l'Ohio sont invitées à utiliser l'outil d'encodage et à ajouter des instruments de recherche sur la plate-forme. Les descriptions sont interrogeables en plein texte. Les utilisateurs peuvent visualiser de brèves descriptions des collections, ou bien les instruments de recherche entiers, avec les termes de la recherche surlignés. Les options de navigation et de recherche simple ou avancée permettent aux internautes de naviguer au sein de la plate-forme, de faire une recherche précise sur des thèmes spécifiques ou de limiter les résultats à une institution particulière.

Le service des Collections spécialisées et des Archives des bibliothèques de l'université de Californie, à Irvine (<http://www.lib.uci.edu/libraries/collections/special/>) est en train de traiter le fonds photographique du service de communication de l'université. Les photographies documentent toute l'histoire du campus et sont d'ailleurs toujours utilisées par les services de l'université. La collection comprend des diapositives, des négatifs, des tirages et des planches contact. Au cours des ans, plusieurs archivistes et des étudiants ont travaillé au coup par coup sur la collecte. De plus, la collection a doublé suite à une acquisition récente. Divers instruments de recherche, inventaires, cartes, guides et bases de données ont été créés pour aider les agents à trouver les documents de référence, mais l'accès à l'ensemble du fonds reste confus et partiel. Il s'agit donc de traiter de manière cohérente le fonds dans son ensemble et de créer un système d'accès global facile à utiliser pour permettre le contrôle intellectuel et physique des documents.

Le dernier exemple était celui de la « Collection en ligne » du Mémorial de l'holocauste (<http://collection.mjhnyc.org/>). Cette ressource Web permet au public de mieux connaître l'Holocauste et le patrimoine juif par des objets et de découvrir les interconnexions de ces objets dans un environnement dynamique et convivial en ligne. « Collection en ligne » permet de naviguer au sein d'une collection de quelques 9 000 images d'artefacts. Un grand nombre des artefacts présentés dans la collection numérique en ligne n'ont jamais été exposés et sont uniquement disponibles sur ce site. Les 16 000 objets restant issus des collections du musée devraient être bientôt accessibles en ligne, ainsi que de nouveaux artefacts donnés au mémorial par des survivants de l'Holocauste et leurs familles.

### Table ronde de l'EAD

Dans son intervention intitulée « Les données liées et la description archivistique : confluences, contingences et conflits », Mark Matienzo (Bibliothèque publique de New York) s'est efforcé d'analyser en quoi le Web des données (ou « Données liées ») pouvait permettre de dépasser les limites inhérentes à l'EAD, afin de démultiplier les accès à l'information.

L'une des faiblesses reconnues du Web aujourd'hui est son hétérogénéité. C'est de cette hétérogénéité que sont nés les moteurs de recherche chargés de trouver l'information dans un environnement sémantique non structuré. La volonté du W3C à travers le projet « Données liées » est de proposer un nouveau modèle dont l'objectif est de passer du Web des hyperliens au Web des données. L'idée est de ne pas se contenter de mettre à disposition des données sur le Web, mais de faciliter leur exploration via des liaisons établies entre données liées, en d'autres termes, de combattre l'hétérogénéité du Web en établissant des liens plus structurés pour faciliter l'accès aux données liées. Dans le Web de données, chaque donnée (ou « ressource ») est dotée d'une URI (Identifiant uniforme de ressource), courte chaîne de caractères identifiant une ressource sur un réseau. Le langage utilisé est le langage RDF (Ressource Description Framework ou Modèle de description de données). Ce n'est pas un langage de programmation, ni même un langage à balises, mais un modèle de graphe permettant aux machines de communiquer entre elles et d'échanger les données de façon intelligente. En langage naturel, pour décrire les données, objets, concepts, etc., on se sert de phrases composées de mots eux-mêmes organisés selon une grammaire. En RDF, ce sont les assertions qui jouent le rôle des phrases avec une grammaire très simple, un triplet « Sujet-Prédicat-Objet », ce qui correspond à la structure d'une phrase simple : Sujet-Verbe-Complément. Chaque composant du triplet est composé d'une URI dérivable, c'est-à-dire d'un identifiant localisable au sein du Web, et à chaque ressource sont associées une représentation en RDF pour les machines et une représentation en HTML pour les humains. Ainsi se constitue un hypertexte dans lequel une ressource est reliée à une autre ressource par un lien typé, le prédicat, lui-même exprimé avec une URI.

La notion de données liées n'est pas en soi un concept nouveau pour les archives. En effet, dès 1922, l'archiviste britannique Hilary Jenkinson écrivait, dans son manuel d'archivistique : « que faire avec les séries organiques produites par deux administrations successives ? La seule solution possible pour l'archiviste afin d'éviter toute confusion est de classer séparément les archives en les reliant aux administrations qui les ont produites ». En 1964, l'archiviste australien Peter Scott a mis au point le système des « séries » reposant sur l'élaboration de descriptions, séparées mais liées, des archives, de leurs producteurs et des fonctions dont résultent les documents. Enfin, d'après le Canadien Terry Cook, dans un article paru dans la revue *Archivaria* en 1997, « toutes ces interrelations ne sont pas figées dans une relation 1-1 comme dans de nombreuses approches de description archivistique ... mais existent plutôt dans des relations plusieurs entités-1 entité, 1 entité-plusieurs entités et « plusieurs entités-plusieurs entités »... En effet, Peter Scott a réorienté tout le travail de description archivistique d'un mode statique de catalogage vers un système dynamique d'interrelations multiples ».

Certaines institutions ont déjà commencé à expérimenter le Web des données : la Bibliothèque du Congrès avec son fichier d'autorités, structuré au format XML/SKOS (<http://id.loc.gov/authorities/>) ou Chronicling America (<http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn85066387/>), plate-forme contenant plus de 200 000 pages numérisées de 25 journaux américains des États de Californie, Floride, Kentucky, New York, Utah, et Virginie pour les années 1900-1910, application Agrippa des Archives et du Musée de la vie culturelle flamande (<http://anet.ua.ac.be/agrippa>), etc.

Toutefois, ces exemples restent encore limités et l'adoption des données liées se heurte pour le moment à de nombreux obstacles culturels et techniques :

- l'EAD a été conçue comme une transposition des habitudes issues du papier, enfermant ainsi les instruments de recherche dans une seule vision documentaire ;

- l'EAD se concentre sur un mode de représentation de l'information, le document structuré, alors que le schéma EAC-CPF, en cours de développement, a été conçu comme un ensemble structuré de métadonnées ;
- la description archivistique contient beaucoup d'informations implicites ; ainsi, « l'héritage » des données dans la description à plusieurs niveaux est très implicite ;
- l'EAD, dans son état actuel, n'est donc pas adaptée aux données liées et elle devra être rendue interopérable avec l'EAC-CPF et d'autres normes et formats apparentés.

### **Groupe international de l'EAD**

Le schéma EAC-CPF et son dictionnaire des balises ont été rendus accessibles au public après le congrès de la SAA sur un site dédié, hébergé par la Staatsbibliothek de Berlin (<http://eac.staatsbibliothek-berlin.de/>).

La publication du schéma EAC-CPF met à l'ordre du jour la révision de l'EAD. Des actions dans ce sens ont été initiées à Austin. Ainsi, une enquête sera prochainement lancée par le groupe de travail international EAD sur la liste EAD pour recueillir les propositions de modifications du format. Seules seront retenues les suggestions susceptibles d'impacter de nombreuses implémentations de l'EAD (les demandes de changements intéressant une institution ou correspondant à un besoin spécifique ne seront pas prises en compte).

Le groupe de travail a déjà reçu différentes suggestions :

- le schéma de l'EAD 2002 ne doit pas rester un sous-ensemble de la DTD mais devenir la version de référence ;
- il faudrait revenir à une conception plus sémantique de l'élément Description archivistique <archdesc> en supprimant certains éléments de mise en forme, comme par exemple <label> ou <head> ;
- il est nécessaire de rendre l'EAD plus compatible avec les structures de bases de données relationnelles, ce qui faciliterait le développement d'outils pour produire et gérer de l'EAD (forte demande des utilisateurs des logiciels Archivist' Toolkit et Archon) ;
- il est nécessaire de rendre l'EAD interopérable, tant avec des formats de structuration de données pour les archives (tels que l'EAC-CPF) qu'avec d'autres formats utilisés au sein des professions apparentées (MARCXML, MODS, Dublin Core, METS, etc.) ;
- enfin, les liens de l'EAD avec l'EAC-CPF devront être renforcés : outre l'interopérabilité, si deux éléments sont presque les mêmes (par exemple, pour les dates, <dateRange>, <dateSet> et <date> dans l'EAC-CPF, et <unitdate> et <date> dans l'EAD) mais que la structure d'élément de l'EAC-CPF est meilleure, il faudra utiliser le même nom d'élément dans l'EAD. Il faudrait peut-être envisager la possibilité de développer un schéma partagé contenant des éléments utilisés à la fois dans l'EAC-CPF et l'EAD ; avec le développement de l'EAC-CPF, EAD ne peut plus avoir nativement un élément Biographie/histoire administrative <bioghist>. Sémantiquement, l'élément <bioghist> n'appartient pas à l'EAD, qui traite des documents d'archives alors que l'EAC-CPF concerne leurs producteurs.

## **2. Sessions plénières**

### **Session 101 – Construire, gérer et participer aux communautés en ligne : éviter le choc culturel en ligne**

Cette session a vu la présentation de trois exemples d'utilisation des outils du Web 2.0 par trois institutions pour rendre leurs collections plus accessibles aux utilisateurs.

Camille Cloutier de l'université de Californie à San Jose, a présenté un projet pilote conçu pour améliorer l'accès d'une bibliothèque numérique à partir de Wikipédia. Développée à l'initiative de l'université de Californie, l'application Calisphere (<http://www.calisphere.universityofcalifornia.edu/>) donne accès à plus de 180 000 images numériques de documents conservés par différentes institutions patrimoniales californiennes. Le

contenu de Calisphere est indexé par Google, mais pour atteindre plus d'utilisateurs, il a été décidé d'intégrer une partie du contenu de Calisphere dans Wikipedia. Des études indiquent en effet que Wikipedia est utilisé par les plus jeunes et par les usagers ayant une formation universitaire, et que seulement deux pour cent des étudiants commencent leur recherche par la consultation d'un site de bibliothèque universitaire.

Deborah Wyethe du Musée de Brooklyn (<http://www.brooklynmuseum.org/>) a montré comment son institution utilise Flickr et Flickr Commons pour améliorer l'accès à ses fonds photographiques. Le projet « Flickr Commons » lancé en janvier 2008 permet aujourd'hui aux organismes institutionnels de s'associer à Flickr pour diffuser leurs contenus iconographiques à toutes les communautés Flickr. Les internautes inscrits sur Flickr peuvent ainsi apporter leurs contributions à cette indexation sociale aux archives via les tags et commentaires. Il est important de se tenir au courant des commentaires des utilisateurs de Flickr, d'intégrer les « tags » (étiquettes, marqueurs ou libellés) des utilisateurs dans son propre catalogue en ligne, et d'admettre que les utilisateurs réutilisent et retravaillent les données selon des modalités que les agents de l'institution n'avaient jamais imaginées. Bien que ce travail prenne beaucoup de temps, Flickr permet des croisements entre collections, et il permet aux utilisateurs de retrouver plus facilement des images. Les sites Web institutionnels sont idéaux pour les services d'archives qui veulent une petite communauté d'utilisateurs scientifiques, mais le musée voulait une communauté large et diversifiée d'utilisateurs. Flickr rend cet objectif possible.

Mark Matienzo a donné quelques exemples de réutilisation par des internautes de données mises en ligne par la Bibliothèque publique de New York, en soulignant l'intérêt que cette réutilisation pouvait avoir pour d'autres utilisateurs et la bibliothèque elle-même :

- « New York d'hier à aujourd'hui » (<http://www.paulhagon.com/blog/2009/01/06/new-york-then-and-now/>) : un utilisateur australien a récupéré des images de la Bibliothèque publique de New York et en utilisant l'API de Google Maps (application de service de géolocalisation gratuite en ligne), a ajouté un géocodage des données ce qui a amélioré les métadonnées de la bibliothèque ;
- Reaching for the Out of Reach (<http://lala.cursivebuildings.com/tagged/reaching>) : un internaute a récupéré les cartes postales stéréoscopique mises en ligne par la Bibliothèque publique de New York et les retravaille pour qu'elles s'affichent en trois dimensions ;
- Galerie numérique de la Bibliothèque de New York sur Wikimedia Commons ([http://commons.wikimedia.org/wiki/Commons:Batch\\_uploading/NYPL\\_Digital\\_Gallery](http://commons.wikimedia.org/wiki/Commons:Batch_uploading/NYPL_Digital_Gallery)) : la Bibliothèque publique de New York a constaté qu'un utilisateur avait pu télécharger des versions haute définition de ses images sur Wikimedia Commons. La Bibliothèque l'a contacté pour l'inciter à créer une collection virtuelle sur Wikimedia Commons. La Bibliothèque peut rendre des images disponibles sur Wikimedia Commons plus rapidement que sur son propre site.

La modératrice de la session, Jeanne Kramer-Smyth (Discovery Communications) a depuis publié sur le web un tableau résumant les caractéristiques essentielles de Wikipedia, de Flickr et d'autres communautés en ligne : ses utilisateurs potentiels, le droit d'auteur, l'interface utilisateur, les méthodes d'ajout de contenu... (<http://www.spellboundblog.com/reference/Online%20Communities%20Compared.pdf>).

La session de discussion a apporté d'autres éléments de réflexion.

- on apprend beaucoup en participant à une communauté en ligne ; les choses changent si rapidement qu'il est préférable d'avoir une démarche pro-active plutôt que d'attendre indéfiniment pour utiliser les outils du Web 2.0 ;
- une participation individuelle à des communautés en ligne est une excellente préparation pour une participation institutionnelle. Il existe des « normes sociales », même sur les réseaux Web, et les archivistes ont besoin d'apprendre à leur sujet ;
- en rejoignant l'une de ces communautés, on en devient membre. On ne peut pas simplement y entrer et en ressortir. Cette démarche nécessite un engagement continu. Les projets de bibliothèques numériques consistaient par le passé « à déposer quelque chose quelque part sur Internet et à le laisser là ». Aujourd'hui, il ne suffit plus de mettre des ressources en ligne, nous devons comprendre comment les utilisateurs utilisent notre documentation et nous devons interagir avec nos utilisateurs ;
- la participation d'un agent d'une institution à une communauté en ligne permet d'« humaniser » cette institution ; laisser des bénévoles participer à des communautés en ligne est une excellente façon de les intéresser et de leur permettre de contribuer à la vie d'une institution ;
- les agents qui participent à des communautés en ligne doivent être enthousiastes et motivés ; forcer quelqu'un à participer à une communauté en ligne alors qu'il ne veut pas le faire, c'est courir à l'échec. Si les agents d'une institution ne sont pas intéressés, il faut penser à recruter des bénévoles.

### **Session 104 – Les véritables Archives 2.0 : études de cas, réflexions et perspectives pour le Web 2.0**

Dans cette session, il s'agissait de savoir ce que recoupe la notion d'Archives 2.0 et les méthodes pour parvenir à ces objectifs. Kate Theimer, par ailleurs auteur du blog ArchivesNext (<http://www.archivesnext.com/>) a commencé par rappeler les principes de base d'une utilisation du Web 2.0 pour mieux répondre aux besoins des utilisateurs des archives. Les Archives 2.0 ne se réduisent pas à « Archives + Web 2.0 ». Ce qui caractérise les Archives 2.0, c'est leur ouverture, leur transparence, une approche orientée vers les utilisateurs, l'innovation et la souplesse, ainsi que la recherche de nouvelles méthodes pour attirer de nouveaux utilisateurs. Les Archives 2.0, ce n'est pas le futur, c'est maintenant. Elles sont le résultat naturel d'une évolution de nos professions : une professionnalisation accrue, les évolutions technologiques, une gamme plus vaste d'utilisateurs plus complexes.

L'intervenante suivante a présenté les résultats d'une enquête utilisateurs conduite par l'université du Texas à San Antonio. Les résultats ont montré que les usagers souhaitaient pouvoir disposer de plus d'informations sur les procédures d'acquisition et de traitement des fonds. Comme les tris et éliminations et les choix de classement ne peuvent pas être complètement objectifs, ils doivent s'accompagner d'un minimum de transparence. Cet effort de transparence peut prendre différentes formes : élaboration de blogs informant régulièrement les utilisateurs de l'avancement du traitement des fonds, utilisation de Twitter, outil de réseau social permettant à l'utilisateur d'envoyer gratuitement des messages brefs (ou tweets, « gazouillis »), par Internet, par messagerie instantanée ou par SMS...

Une troisième intervenante a analysé les commentaires d'utilisateurs sur des sites donnant accès à des documents numérisés. Dans de nombreux cas, les annotations des usagers se sont avérées très utiles (identification des photographies, ajout d'informations complémentaires, mise en relation avec d'autres ressources, correction de données inexactes), mais elles peuvent quelquefois aussi rendre les documents moins accessibles (par exemple, les informations erronées fournies par les usagers peuvent ensuite être reliées aux images).

### **Session 306 – Omeka : utiliser les technologies du Web 2.0 pour mettre en valeur les contenus numériques**

Créé par le Centre d'histoire et des nouveaux médias de l'université George Mason à Fairfax en Virginie, Omeka (<http://omeka.org>) est une plate-forme Web libre pour la publication de collections et d'expositions virtuelles. Le logiciel permet la production de métadonnées en Dublin Core non qualifié et l'utilisation des technologies du Web 2.0 (RSS, blogs, nuages de tags...). Omeka constitue une solution moins lourde par rapport à d'autres applications logicielles comme Dspace ou ContentDM d'OCLC. Les concepteurs d'Omeka ont pris conscience que les bibliothèques et les musées qui mettaient leurs collections numériques en ligne ne voulaient pas seulement renvoyer leurs visiteurs vers une lucarne de recherche ou un écran permettant la navigation à partir d'une liste d'œuvres classées par numéro d'entrée. L'outil a au contraire été développé pour faciliter la création d'expositions où les internautes seront guidés à travers des galeries d'objets soigneusement sélectionnés. Omeka est actuellement utilisé par la Bibliothèque publique de New York (<http://exhibitions.nypl.org/exhibits/eminent>), la Bibliothèque Newberry et le musée d'histoire de Chicago (exposition sur le bicentenaire de Lincoln : <http://lincolnat200.org/>), ainsi que de nombreux petits musées et sociétés historiques (Société historique du Minnesota notamment pour des collections de cartes : <http://content.mnhs.org/maps/>). L'École de journalisme du Missouri utilise également Omeka pour partager quelques 38 000 photographies (<http://archive.poyi.org/>).

### **Session 405 – Développer ses publics localement et mondialement**

Cette session présentait l'expérience de trois institutions d'enseignement supérieur qui utilisent le web pour atteindre de nouveaux publics.

Le premier exemple était celui de la Bibliothèque des livres rares, manuscrits et collections spéciales de l'université de Duke, qui recourt de plus en plus aux blogs, expositions virtuelles, collections numériques, etc. pour rencontrer les nouveaux usages de l'Internet. On trouvera ci-après quelques exemples de réalisations récentes :

- constitution d'une plate-forme de consultation d'images numériques (Duke Digital Collections ; <http://library.duke.edu/digitalcollections/>) : la consultation se fait par navigation au sein de dossiers thématiques (histoire afro-américaine, art, littérature et musique, photographies documentaires, histoire des

femmes, etc.) ; la page d'accueil comporte également des liens vers des ressources numériques associées (inventaires et catalogues essentiellement) et des expositions en ligne (comme par exemple « La mer est l'histoire », exposition sur l'exode par mer des Haïtiens, des Dominicains et des Cubains) ;

- mise en ligne d'une plate-forme permettant d'interroger et de consulter une sélection d'instruments de recherche au format HTML, PDF et XML (RBMSCL finding aids ; <http://library.duke.edu/digitalcollections/rbmscl/inv/>) ;
- développement de « Affichages : archives numériques des publicités télévisées » (AdViews ; <http://library.duke.edu/digitalcollections/adviews/>), plate-forme permettant de consulter des milliers de spots publicitaires des années 1950 aux années 1980, produits ou recueillis par l'agence de publicité Benton & Bowles ou son successeur, D'Arcy Masius Benton & Bowles. Le site comprend des interviews d'experts sur le projet ou sur l'agence de publicité, un quiz et un large éventail de publicités TV consultables via le logiciel iTunes ;
- création, sur Flickr, d'une galerie de photographies numériques, illustrant une période donnée ou un aspect de l'histoire de l'université de Duke (<http://www.flickr.com/people/dukeyearlook/>) ;
- lancement d'une chaîne YouTube des Bibliothèques de l'université de Duke, donnant accès à des collections numériques et à des expositions virtuelles ([www.youtube.com/user/DukeLibDigitalColl](http://www.youtube.com/user/DukeLibDigitalColl)) ;
- mise à disposition des « Collections numérisées de Duke » sur une application iPhone DukeMobile.

L'université du Nevada à Las Vegas utilise également les nouveaux outils pour valoriser ses collections. Parmi ses dernières réalisations, on peut citer une exposition virtuelle relative à Howard Hughes (<http://digital.library.unlv.edu/hughes/>), donnant la possibilité aux internautes d'évaluer et de commenter les images numériques mises à leur disposition, ainsi qu'une plate-forme sur les villes-champignons du Nevada au XIX<sup>e</sup> siècle (<http://digital.library.unlv.edu/boomtown/>), avec des nuages de mots-clés permettant de faire ressortir l'importance de tel ou tel mot-clé sur le site et une carte Google interactive permettant de relier les images numériques des documents d'archives à différents lieux du sud du Nevada. Parallèlement, l'université du Nevada a lancé une page sur Facebook, pour annoncer les nouveaux projets et informer les usagers de leur état d'avancement.

Le service des archives et collections spéciales du Collège des Maristes de l'État de New York (<http://library.marist.edu/archives/index.html>) a lancé son site Web en 2001 pour mieux faire connaître ses collections, parallèlement aux annonces dans les listes et dans le journal en campus. Le service a également travaillé avec des chercheurs susceptibles d'être intéressés par sa documentation. Travailler avec telle ou telle catégorie d'utilisateurs a permis d'enrichir les descriptions des collections de nouvelles métadonnées. Parmi les réalisations du Collège des maristes figurent :

- « Cachées à la vue de tous », exposition en ligne sur les peintures des tranches de livres (<http://library.marist.edu/archives/gill/foreword.html>), avec des vidéos relatives à cette technique,
- le « projet mariste d'histoire de l'écologie » (<http://library.marist.edu/archives/mehp/index.html>), avec une vidéo de 20 minutes sur le mouvement écologiste,
- le « travelogue<sup>1</sup> Lowell Thomas » (<http://library.marist.edu/archives/LTT/index.html>). Lowell Thomas était un écrivain américain, également journaliste d'information, animateur, grand voyageur et occasionnellement acteur. Il fut le premier à publier une interview de Lawrence d'Arabie, en 1916. Le site est pour l'instant peu développé mais des milliers de documents photos, audio, vidéo et autres documents seront disponibles aux chercheurs en octobre 2009.

---

<sup>1</sup> Le terme « travelogue » vient des conférences tenues au début du siècle par le célèbre conférencier Burton Holmes, un Américain passionné de voyages et de découvertes, qui parcourait la planète pendant six mois de l'année avant de venir présenter ses photographies de voyage à un public composé d'hommes et de femmes habillées en tenues de soirées, dans les lieux les plus célèbres du monde, comme le Carnegie Hall de New York.

## **Le schéma EAC-CPF**

Le nouveau schéma EAC-CPF (“Contexte archivistique encodé – Collectivités, personnes, familles”) et son dictionnaire des balises sont désormais accessibles. Le projet est conduit par un groupe international impulsé par la Société des archivistes américains - le Groupe de travail EAC ; il réunit des archivistes et des bibliothécaires et la France y est représentée. Le site dédié au projet est hébergé par la Staatsbibliothek de Berlin (<http://eac.staatsbibliothek-berlin.de/>).

Le schéma et son Dictionnaire des balises sont en version de “test avant publication”. Des commentaires sont attendus jusqu’au 30 octobre 2009 via un formulaire, accessible à partir de la rubrique Feedback. Le groupe de travail EAC est particulièrement intéressé par les commentaires portant sur la structure du schéma, son architecture et sur la description des éléments et attributs dans le dictionnaire des balises. A l’issue du recueil des commentaires le groupe international pour l’élaboration de l’EAC-CPF (EACWG) vise une publication de la version finale pour le 15 novembre 2009.

Sur le site vous trouverez le schéma EAC-CPF lui-même en versions W3C Schema, Relax NG schéma et Relax NG Schema Compact, ainsi que le dictionnaire des balises qui lui est associé. Le site comporte également des informations générales sur le contexte et l’historique de l’élaboration du schéma, une liste de projets et d’applications utilisant la version DTD EAC bêta, une liste de publications autour de l’EAC, la liste des membres du Groupe de travail EAC, etc. Le site s’enrichira d’autres informations dans les semaines qui suivent.

Le projet EAC-CPF est conçu comme un projet international multilingue. Le but est d’avoir un site en plusieurs langues. Pour l’instant le site n’est qu’en anglais, à charge des communautés de professionnels dans différents pays de s’organiser pour réaliser les autres versions linguistiques. L’EACWG s’efforce de mettre à disposition de la communauté des utilisateurs les outils facilitant la réalisation de ces versions et cela dans un souci d’une information à jour et cohérente. Le Dictionnaire des balises est encodé en TEI pour permettre l’intégration des traductions de celui-ci directement dans les fichiers source.

La version du schéma EAC-CPF que vous trouverez sur le site ne doit être utilisée pour l’instant qu’à des fins de tests. Le dictionnaire des balises et les exemples ont le statut de documents de travail et n’ont pas de valeur normative. Le schéma est donc susceptible de subir des modifications qui consisteront essentiellement en corrections d’erreurs et d’incohérences. En principe, il n’y aura pas modifications structurelles majeures.

---

## **L’EAD aux Archives départementales du Var**

L’utilisation de l’EAD aux Archives départementales du Var s’est imposée dans le cadre du développement du site Internet, ouvert en février 2007. L’objectif premier avait été de mettre à disposition les images numérisées des fonds les plus consultés dans le cadre des recherches généalogiques et foncières (tables décennales, registre paroissiaux et état civil, recensements de population, plans et matrices cadastraux). Comme beaucoup d’autres services d’Archives de notre pays, nous avons constaté que la fréquentation de la salle de lecture avait diminué. Cette « perte » statistique est compensée par la fréquentation du site (650 visiteurs/jour différents en moyenne). Concrètement, les fonds autres que ceux servant aux recherches généalogiques sont largement sous-exploités. Pour y remédier, nous avons choisi de publier les instruments de recherche sur Internet pour communiquer sur la richesse de nos fonds auprès d’un large public, déjà conquis par les images numérisées, mais aussi largement au fait de la recherche documentaire comme les étudiants, universitaires et érudits.

Dans un premier temps, en 2007, nous avons permis aux internautes de consulter des bases de données non hiérarchisées qui correspondent à des fonds spécifiques, comme le fonds iconographiques avec les images associées aux fiches de description, des bases de consultation des fonds des notaires et des archives contemporaines, ainsi que deux bases fournissant des renseignements sur les fonds déposées (communes et hôpitaux).

Ainsi, les autres instruments de recherche étaient pour la plupart sous forme papier imprimés pour certains, dactylographiés pour le reste. Seuls quelques répertoires numériques (une dizaine de fonds communaux, ceux des registres paroissiaux et de l’état civil, de la Cour d’assise, de l’enregistrement pour ne citer que les plus importants) avaient fait l’objet d’une saisie sous « Aide au classement » d’Arkhéia (Anaphore) que le service

avait acheté en 2001. Les bases constituées sous Arkhéia généraient des fichiers HTML, qui ne permettaient pas une recherche par formulaires de recherche.

La mise en œuvre de l'EAD s'est conçue dans le cadre de la publication d'instruments de recherche sur Internet et par la volonté d'appliquer au mieux les normes de description, notamment ISAD(G). Le point important qui a guidé notre réflexion est que l'EAD permet la pérennité des données ainsi constituées et que les fichiers XML-EAD sont indépendants des logiciels de publication.

Cependant, même si le module « Aide au classement » génère automatiquement des fichiers XML-EAD, nous n'avons pas de logiciel de publication et surtout n'avons pas les moyens humains et techniques pour développer une publication sous Pleade.

De plus, il semblait difficile pour le concepteur du site (société *1 égal 2*) d'intégrer un logiciel de publication extérieur à leur propre solution. Enfin, il paraissait important de garder une unité au site Internet avec une charte graphique homogène.

Il a donc été demandé à *1 égal 2* de proposer une solution pour publier les instruments de recherche conformes à l'EAD.

Cette solution, nommée Arkothèque, permet la publication en arborescence des instruments de recherche, mais aussi de les interroger grâce à des formulaires de recherche, soit en plein texte sur tous les champs de l'ISAD (G), soit à partir des termes d'indexation.

Sur le plan technique, Arkothèque est une plate forme web où l'on « dépose » les instruments de recherche en XML-EAD. Ceux-ci sont liés à un état des fonds, véritable « colonne vertébrale » de l'ensemble du fonds documentaire et préalablement construit en XML-EAD.

Arkothèque permet aussi de déposer des fichiers PDF non interrogeables directement, mais accessibles grâce aux fiches de fonds ou sous-fonds indexées.

Actuellement, 306 fonds ou sous-fonds sont décrits dans l'état des fonds. 73 instruments de recherches numériques en EAD sont accessibles : 12 pour les séries anciennes, 16 pour les séries modernes, 10 pour les notaires, 14 pour les archives privées, et 21 pour les archives déposées (communes et hôpitaux). A ces instruments de recherche électroniques, s'ajoutent 79 répertoires numériques en PDF.

La mise en ligne date de décembre 2008, mais le développement du module, qui s'est fait en étroite collaboration avec *1 égal 2*, avait débuté en septembre 2008. Outre l'aspect purement informatique, géré en intégralité par *1 égal 2*, les échanges entre les Archives départementales et les concepteurs du site ont favorisé la réflexion archivistique et permis de définir les modalités de construction du système documentaire et de constitution et d'interrogation des instruments de recherche.

Le mode de restitution de la recherche permet aux chercheurs de choisir dans une liste de résultats qui correspond à une ou des fiche(s) de niveau bas (niveau de description variable selon l'instrument de recherche). Ils peuvent consulter seulement le détail d'une unité de description de niveau bas ou, s'ils préfèrent, afficher l'ensemble de l'inventaire d'où est tirée la fiche de niveau bas pour connaître l'ensemble du contexte du fonds ou sous-fonds.

Après quelques mois de pratique de cet outil de consultation via Internet de nos instruments de recherche, nous avons constaté que certaines fonctionnalités amélioreraient l'ergonomie des résultats obtenus. En effet, nous souhaiterions que le retour de la fiche vers l'état des fonds pointe sur l'objet de la recherche de l'internaute, placé dans son arborescence. Il serait aussi agréable que le logiciel surligne le terme de la recherche trouvé dans l'instrument de recherche. Ces améliorations seront peut-être suffisantes pour aider les chercheurs internautes à aller jusqu'au bout de leur recherche car nous constatons au travers des messages envoyés qu'ils ont des difficultés à maîtriser leur recherche documentaire et sont obligés de nous interpeller pour que nous la finalisions.

Outre ces aspects techniques et la reprise des inventaires sommaires publiés au XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècle que nous externalisons, l'avenir sera surtout marqué par la reprise des bases de données constituées, notamment pour les archives postérieures à 1940, depuis 1984 à une période où ISAD(G) et l'EAD n'étaient pas encore

d'actualité. Ces bases de données devront être analysées, remodelées, hiérarchisées et réinjectées dans le module « Aide au classement » afin de constituer des instruments de recherche normalisés et conformes à la DTD-EAD.

Adresse de consultation des inventaires : <http://www.archives.var.fr/arkotheque/inventaires/index.php>

Benoît JEGOUZO  
Archives départementales du Var  
[bjegouzo@cg83.fr](mailto:bjegouzo@cg83.fr)

---

## Lu pour vous

J. Gordon Daines et Cory Nimer « L'archiviste interactif : cas d'études utilisant le Web 2.0 pour améliorer l'expérience archivistique », mai 2009 (<http://lib.byu.edu/sites/interactivearchivist/>)

Comme on l'a vu dans le compte rendu ci-dessus, le 73<sup>e</sup> congrès de la SAA a été largement consacré aux technologies du Web 2.0 appliquées aux archives. Le programme du congrès d'Austin reprenait en grande partie une étude réalisée sur le sujet il y a quelques mois par deux archivistes de l'université Brigham Young de Provo, Utah (d'où de possibles redondances entre les deux comptes rendus !).

L'étude réalisée par J. Gordon Daines et Cory Nimer commence par replacer les nouvelles attentes des utilisateurs des archives dans le contexte des nouvelles technologies et de l'Internet. Nos usagers s'attendent désormais à ce que nos contenus soient accessibles sous une forme numérique, ils souhaitent pouvoir interagir avec ces contenus et être aidés dans leur recherche – tout cela de manière virtuelle. Ces attentes ont été accrues par l'avènement des technologies du Web 2.0 et leur adoption grandissante par des entreprises commerciales ou autres. Nos utilisateurs ont l'habitude de voir des livres sur Amazon.com, de poster des commentaires sur leurs blogs, de partager leurs connaissances sur tel ou tel sujet sur Wikipédia... Ils espèrent pouvoir en faire autant quand ils arrivent sur nos sites Web. Face à ces nouvelles attentes, nous devons expérimenter activement les technologies du Web 2.0 pour identifier les outils nous permettant de répondre au mieux à nos besoins et à ceux de nos utilisateurs.

### 1. Qu'est-ce que le Web 2.0 ?

L'expression « Web 2.0 » a été introduite pour la première fois par Tim O'Reilly en 2004 pour décrire les changements intervenus dans l'utilisation de l'Internet depuis sa création au début des années 1990<sup>2</sup>. Le Web 2.0 décrit le passage d'une présentation des contenus Web sous la forme d'une collection de textes balisés à un environnement interactif, où les utilisateurs ont la possibilité de créer du contenu aussi facilement qu'ils le consomment. Pour O'Reilly, le Web 2.0 repose sur huit grands principes :

- « tirer parti de l'intelligence collective » : les technologies du Web 2.0 sont destinées à encourager la participation, en permettant aux utilisateurs d'ajouter, de modifier et d'améliorer les contenus. En donnant à des individus différents la possibilité de participer à la conversation, les sites du Web 2.0 sont en mesure d'utiliser la « sagesse des foules » pour améliorer leurs contenus ;
- « la puissance est dans les données » : les données sont le nouvel « Intel Inside », la composante essentielle de systèmes dont l'infrastructure est libre dans une large mesure ou tout du moins collaborative ;
- « l'innovation est dans l'assemblage » : de nombreux sites du Web 2.0 construisent des interfaces pas seulement pour des individus mais aussi pour les applications qui permettront aux programmeurs d'accéder aux données et de les « remixer » d'une nouvelle manière ;
- enrichir les interfaces utilisateurs : les interfaces Web 2.0 mettent souvent à la disposition des utilisateurs des environnements semblables à ceux des PC, en imitant le type de fonctionnalités que l'on trouve généralement dans les systèmes d'exploitation ou les applications autonomes ;

---

<sup>2</sup> Tim O'Reilly, « Qu'est-ce que le Web 2.0 ? », O'Reilly Media, 2005  
(<http://www.oreillynet.com/pub/a/oreilly/tim/news/2005/09/30/what-is-web-20.html>)

- « libérer le logiciel du seul PC » : les concepteurs de sites du Web 2.0 vont souvent au-delà du navigateur Web classique et rendent leurs contenus accessibles via tout périphérique compatible avec Internet (téléphones portables, etc.) ;
- « des sites toujours en version beta » : la plupart des sites du Web 2.0 sont en perpétuel développement, les concepteurs des sites continuant à les enrichir après leur lancement initial. Ce processus de développement itératif permet un affinement continu des sites Internet et la mise en œuvre ultérieure de fonctionnalités complémentaires ;
- optimiser la « longue traîne »<sup>3</sup> : le Web 2.0 permet la diversification du contenu tout en permettant d'accéder à ce contenu. Les sites participatifs fournissent une plate-forme pour créer et diffuser des contenus à faible coût ;
- des modèles de programmation légers et des coûts évolutifs : les modèles du Web 2.0 qui ont eu du succès sont ceux qui utilisent les formats d'échange de données simples, avec des composantes et des services permettant une réutilisation facile ;

Prises dans leur globalité, les technologies du Web 2.0 ont transformé Internet en une expérience participative. Dans le même temps, le Web est devenu une plaque tournante pour l'interaction sociale, le « Web social », un lieu où les individus peuvent entrer en conversation avec les créateurs de contenu et apporter leurs propres idées et connaissances dans la discussion.

#### **a. Quelques exemples d'outils du Web 2.0**

Bien que les technologies et les concepts du Web 2.0 aient été intégrés dans une grande variété de sites Web, on peut les répartir en grandes catégories illustrent leur utilisation. On en trouvera une brève description ci-après.

- les blogs (ou web logs) : bien que les blogs soient généralement écrits par un ensemble limité de personnes, de nombreuses plates-formes incluent une fonctionnalité permettant aux lecteurs d'enregistrer leurs réflexions et leurs points de vue. Les blogs utilisent généralement la syndication RSS comme format d'échange, ainsi que pour acheminer le contenu vers les internautes, vers les agrégateurs, et les « mashups »<sup>4</sup> ;
- les sites de partage de photographies : les sites Web conçus pour partager des photos intègrent également des fonctions Web 2.0 comme les tags, les commentaires et les fils RSS. Dans le même temps, le contenu téléchargé par les utilisateurs crée des collections uniques d'images numériques, ce qui permet de dresser le profil de ces utilisateurs ;
- les sites de marque-pages sociaux : ces sites fournissent des services Web 2.0 : marquage de ressources (« tagging » en anglais), commentaires/révision et évaluation/notation. Toutefois, certains sites savent également tirer parti des données pour offrir à leurs utilisateurs des fonctionnalités de classement et de recherche sociale ;
- les Wikis : ce sont des sites web permettant aux utilisateurs de créer, de modifier et de supprimer du contenu dans un effort pour canaliser la sagesse collective de leurs utilisateurs. Certains ont intégré des flux RSS pour leur contenu ;
- les réseaux sociaux : ce sont des sites Web conçus pour interagir avec la communauté, que ce soit dans un dessein particulier ou pour une utilisation générale. Les utilisateurs maintiennent généralement les profils ou les pages pour afficher des informations personnelles, qui pourront ensuite être commentées ou complétées de nouvelles informations par d'autres utilisateurs ;

<sup>3</sup> Expression utilisée pour indiquer qu'un nombre relativement petit de blogs ont de nombreux liens Web pointant vers eux, alors que la « longue queue » composée de millions de blogs n'ont que peu de liens qui pointent sur eux.

<sup>4</sup> Applications combinant du contenu ou du service provenant de plusieurs applications plus ou moins hétérogènes ; dans le cas de sites Web, le principe d'un « mashup » est d'agréger du contenu provenant d'autres sites, afin de créer un site nouveau.

## b. Comment le Web 2.0 change-t-il les usages de l'Internet ?

L'Internet fait de plus en plus partie intégrante de nos vies. En 2008, 74 % des adultes américains utilisaient l'Internet. 65 % des Américains déclarent avoir accès à l'Internet à la maison, dont 55 % avec une connexion à haut débit. Selon l'Institut américain « Pew Internet and American Life Project », les connexions haut débit « 24h/24 » contribuent directement à la participation sur l'Internet, y compris les applications du Web 2.0. Avec les sites de réseautage social, par exemple, 35 % des adultes déclarent avoir maintenant un profil de réseau social, alors que pour la tranche d'âge des 18-35 ans, ce pourcentage est de 75 %. 37% des internautes participant à un réseau social se connectent quotidiennement.

Le changement de comportement des internautes oblige les entreprises et les institutions utilisant le Web à modifier leur stratégie pour aller vers les autres. Une présentation statique des informations ne suffit plus à assurer une présence effective sur le Web, il s'agit « d'être plus transparent, de gagner la confiance, de renforcer sa crédibilité ... d'entretenir les relations et le dialogue entre les clients, les prospects, votre entreprise, et quiconque est actif dans la communauté ».

Dans leur livre *Wikinomics*<sup>5</sup>, Don Tapscott et Anthony D. Williams ont qualifié de révolutionnaire l'impact des technologies du Web 2.0 sur les entreprises, créant un nouveau paradigme de « Wikinomics » fondé sur la collaboration de masse. D'après eux, « ces changements, entre autres, nous plongent dans un monde où la connaissance, la puissance et la capacité de production sera plus dispersée qu'à aucun autre moment de notre histoire, un monde où la création sera rapide, fluide et perturbante. Un monde où seuls ceux qui se seront connectés survivront. Un changement de pouvoir est en cours, et une nouvelle règle voit le jour : collaborer ou périr ». Les wikinomics reposent sur quatre principes : ouverture, échange de trafic<sup>6</sup>, partage et action mondiale. Ces idées forcent les entreprises à repenser radicalement leurs pratiques actuelles et à participer à un dialogue ouvert avec leur clientèle.

## c. Les défis du Web 2.0 pour les Archives

Que cela leur plaise ou non, les archivistes vont devoir collaborer avec le monde du Web 2.0. Deux archivistes américains, Michelle Light et Tom Hyry<sup>7</sup> ont plaidé pour que nos instruments de recherche offrent une transparence supplémentaire sur notre travail et notre rôle dans la constitution des fonds. L'ouverture de nos données à nos utilisateurs et à d'autres services d'archives peut contribuer à accroître nos activités de collaboration. Les technologies du Web 2.0, avec les fonctionnalités de commentaires et les plates-formes wiki, peuvent nous permettre de tirer parti des connaissances de nos usagers et d'autres professionnels en apportant des informations complémentaires sur nos collections. Partager nos données avec d'autres peut également avoir des résultats positifs pour les archives, en permettant que les données soient retraitées par les utilisateurs pour la construction de bibliographies, d'expositions numériques ou de collections virtuelles.

Quelque passionnant que cela puisse être, le concept de Wikinomics est ce qui peut faire évoluer le plus les pratiques archivistiques. Alors que la communauté des bibliothèques a évolué vers toujours plus de collaboration et de normalisation, les archives ont souvent fait preuve d'un esprit de clocher anachronique quand il s'agit de nos données. Dans un environnement social et de réseautage, les solutions des institutions locales (ou même régionales) pour les descriptions d'archives ou les fichiers d'autorité ignorent les grandes tendances Web, et empêchent la profession dans son ensemble de tirer parti de la puissance du Web 2.0 et des effets du réseautage social.

## 2. La mise en œuvre du Web 2.0

Une programmation de mise en œuvre des outils du Web 2.0 est la clé du succès de leur utilisation. Les utilisateurs potentiels de ces technologies doivent réfléchir à leurs publics et à leurs objectifs avant le lancement de tout projet. Pour les archives, il conviendra de mener plus systématiquement des études sur les utilisateurs afin de déterminer dans quelle proportion les usagers se servent de l'Internet.

---

<sup>5</sup> Don Tapscott et Anthony D. Williams, *Wikinomics : comment la collaboration de masse change tout*, New York, Portfolio, 2006.

<sup>6</sup> Mode de partage des ressources Internet dans lequel deux ou plusieurs fournisseurs locaux acceptent d'interconnecter leurs réseaux, afin d'échanger leur trafic de données.

<sup>7</sup> Michelle Light et Tom Hyry, « Colophons et annotation : nouvelles directions pour les instruments de recherche », *American Archivist*, 65, no. 2 (2002), p. 216-230.

Les archivistes et les autres créateurs de contenu et détenteurs de documents doivent toutefois être conscients des écueils potentiels du Web 2.0. D'après l'entrepreneur californien Andrew Keen<sup>8</sup>, les créateurs de contenus professionnels devraient être respectés pour leur expertise et être récompensés de leur travail créatif. Bien que les commentaires et le marquage de ressources aient un rôle, il préconise une distinction claire entre les contenus générés par les utilisateurs et les contenus issus d'un travail professionnel.

Le Web 2.0 offre néanmoins aux archivistes une occasion unique d'entrer en contact avec nos utilisateurs de manière significative. Comme cela a été mentionné précédemment, la clé du succès des technologies Web 2.0 est la programmation de leur mise en oeuvre. Les archivistes doivent déterminer quelles sont les meilleures technologies Web 2.0 pour leur situation spécifique, puis la tester avec leurs utilisateurs. Ils doivent examiner ce que leurs collègues des bibliothèques et des musées ont fait, et aussi ce que font les autres services d'archives. On trouvera ci-après quelques exemples d'utilisation du Web 2.0 par les professions apparentées, pour mieux répondre aux besoins de leurs utilisateurs :

- les Wikis : les bibliothécaires de l'université d'État de l'Orégon utilisent un wiki pour améliorer leurs réponses aux questions des lecteurs<sup>9</sup>. Les archivistes pourraient adopter une approche similaire en utilisant les wikis pour créer une base de connaissance des questions fréquemment posées. Ils pourraient également inclure des informations sur les découvertes inattendues dans leurs collections;
- fils RSS : Kim Armstrong<sup>10</sup> décrit comment une bibliothèque américaine emploie des flux RSS pour faire parvenir automatiquement des informations sur ses ressources électroniques à ses utilisateurs. Les archivistes pouvaient utiliser les flux RSS pour faire parvenir automatiquement à leurs usagers des informations sur leurs expositions, leurs conférences et autres activités liées à leurs collections ;
- marquage de ressources et folksonomies (ou indexation populaire) : Le projet de recherche « Steve »<sup>11</sup> réunit une dizaine d'institutions américaines, dont le Musée Guggenheim et le Musée métropolitain d'art de New York, le Musée d'art moderne de San Francisco et le Musée des Beaux-arts de Denver. Le site Web du projet présente des œuvres d'art et des objets archéologiques ou ethnologiques à indexer. Les visiteurs peuvent proposer des mots-clés. Une première analyse des termes proposés par le public montre que 90% des termes proposés ne se trouvent pas dans la documentation du musée relative aux objets correspondants.

#### 4. Les « conversations » d'archives

Ce qui est le plus enthousiasmant dans le Web 2.0, ce sont les conversations qu'il peut faciliter, conversations qui nous permettront d'exploiter la puissance de la collaboration « nouvelle » décrite par Tapscott et Williams. Les opérations de traitement et de communication des archives sont par essence collaboratives. Cette collaboration a généralement lieu comme une interaction entre deux individus, que ce soit un archiviste spécialisé aidant un lecteur à découvrir les collections qui lui seront les plus utiles, un archiviste négociant l'acquisition de nouveaux documents, ou un responsable de collection encadrant le traitement d'une nouvelle collection par un bénévole ou un étudiant. Le Web 2.0 a la possibilité de changer cette dynamique réduite en augmentant le nombre de possibilités de collaboration à la disposition des archivistes et d'ouvrir la porte à un nombre illimité de collaborateurs.

Les archivistes doivent saisir les opportunités offertes par les technologies interactives du Web 2.0 et engager des conversations continues avec leurs usagers et avec d'autres archivistes. Ces conversations peuvent être facilitées par l'utilisation des blogs, des wikis, des flux RSS, des logiciels de réseautage social, et d'autres outils connexes. Ces conversations peuvent porter sur nos collections, sur des conférences ou d'autres manifestations organisées par nos institutions. Elles peuvent concerner la meilleure façon d'utiliser nos

---

<sup>8</sup> Andrew Keen, *Le culte de l'amateur : comment l'Internet d'aujourd'hui tue notre culture*, New York, Doubleday, 2007, p. 190.

<sup>9</sup> Jeremy Frumkin, « Le Wiki et la bibliothèque numérique », *OCLC Systems & Services: International Digital Library Perspectives* 21, no. 1 (2005), p. 18-22.

<sup>10</sup> Kim Armstrong, « Utiliser des flux RSS pour alerter les utilisateurs de ressources électroniques », *Serials Librarian* 53, no. 3 (2007), p.183-195.

<sup>11</sup> Susan Chun, Cherry Rich, Doug Hiwiller, Jennifer Trant, et Bruce Wyman. « Le musée Steve : une expérience de marquage social et d'indexation populaire dans les musées » (<http://www.archimuse.com/mw2006/papers/wyman/wyman.html>)

documents et faire comprendre pourquoi ces matériaux doivent être manipulés avec soin. Elles peuvent porter sur des questions d'intérêt professionnel ou sur des enjeux locaux. Peu importe le sujet de la conversation, tant qu'elle implique l'archiviste et l'utilisateur.

Un aspect important de ces nouvelles conversations est la façon dont elles modifient les relations entre l'archiviste et l'utilisateur. Les archivistes ne peuvent plus rester la voix unique de la connaissance ; ces conversations doivent plutôt s'engager d'égal à égal avec l'utilisateur pour chercher des solutions ensemble. Les premières expériences réalisées par les archivistes, telles que les collections numériques « Ours polaire » de l'Université du Michigan, suggèrent que le rôle de l'archiviste est dilué dans un environnement Web 2.0. Elizabeth Yakel<sup>12</sup> a décrit ce projet comme le partage du pouvoir avec les chercheurs, en précisant que le fait qu'un archiviste conserve une position privilégiée dans une communauté en ligne réduit en fait l'efficacité de l'archiviste et de la communauté. Ce partage du pouvoir est une expérience nouvelle pour les archivistes et nous oblige à repenser notre rôle dans la communication d'informations sur nos collections.

## 5. Devenir archiviste interactif

Le Web 2.0 ne change pas seulement la manière dont les archivistes interagissent techniquement avec leurs utilisateurs, il est en train de changer la mentalité et l'ensemble des compétences nécessaires pour avoir du succès en tant qu'archiviste du vingt-et-unième siècle. Ces nouveaux archivistes interactifs présentent les caractéristiques suivantes. Ils sont centrés sur l'utilisateur et agissent en ayant à l'esprit l'utilisateur. Ils adoptent les technologies Web 2.0 comme des outils pour engager des conversations avec leurs utilisateurs. Ils sont capables de prendre des décisions rapides sur les technologies à utiliser et celles dont il faut se désengager. Ils n'utilisent pas la technologie pour le simple plaisir de la technologie - ils examinent attentivement comment les technologies sélectionnées peuvent renforcer leur capacité à engager des conversations avec leurs utilisateurs. Ils recherchent constamment de nouveaux moyens pour mettre automatiquement à disposition des utilisateurs les contenus de leurs collections. Ils sont d'éternels apprenants et sont continuellement à la recherche de nouveaux défis et opportunités. L'archiviste interactif s'adapte au changement, tout en restant fidèle aux valeurs essentielles de la communauté archivistique.

Avant tout, les archivistes interactifs sont intéressés par la collaboration avec leurs utilisateurs et avec d'autres archivistes. Les archivistes interactifs saisissent l'occasion d'engager des conversations collaboratives et de tirer parti de ce qu'ils apprennent de ces conversations pour améliorer les services qu'ils offrent. Le document élaboré par la SAA présente en annexe plusieurs études de cas utilisant avec succès les technologies Web 2.0 pour rendre de meilleurs services à l'utilisateur. Ces études peuvent constituer une base sur laquelle les archivistes pourront programmer la mise en œuvre des technologies Web 2.0.

## 6. Quelques exemples

### a. Blogs

Blog institutionnel du service des archives de la Bibliothèque publique de Deseronto dans l'Ontario (Canada) : comprend des nouvelles et des informations sur le service et ses collections, ainsi qu'un fil RSS pour les derniers billets postés (<http://deserontoarchives.wordpress.com/>).

Micro-blog des Archives nationales américaines (NARA) sur Twitter : comprend des billets postés avec des liens vers le document du jour des Archives nationales, des parutions de presse et d'autres documents liés aux collections. Un flux RSS des nouveaux messages est disponible ([http://twitter.com/archives\\_gov](http://twitter.com/archives_gov)).

### b. Agrégateurs (mashups)

Agrégateur de la Bibliothèque du patrimoine de la biodiversité contenant un géocodage des sujets avec une interface Google Maps. Comprend aussi un nuage de mots-clés et d'autres vues des données (<http://www.biodiversitylibrary.org/browse/map>).

---

<sup>12</sup> Magia Ghetu Krause et Elizabeth Yakel, « Interaction dans les archives virtuelles : l'instrument de recherche nouvelle génération des collections numériques de l'expédition Ours polaire », *American Archivist*, 70, no. 2 (hiver 2007), p. 310-311 ; Elizabeth Yakel, « Fomenter la R/Évolution : Connecter les collections et les communautés dans le Cyberspace » (communication présentée au congrès annuel de la Société des archivistes américains, San Francisco, 30 août 2008).

« Pierres, un guide de l'histoire sociale de Kingston » : visites virtuelles de Kingston, dans l'Ontario, à partir de cartes, présentant aux visiteurs les différentes communautés culturelles de la ville (<http://stoneskingston.ca/>).

### c. Sites de partage de photographies

Les photographies des Archives fédérales allemandes sur Wikimedia Commons : des images numériques de photographies des collections des Archives fédérales allemandes, documentant l'histoire allemande des années 1820 à nos jours. Les images peuvent également être vues dans les entrées de Wikipedia ou sur d'autres ressources Web (<http://commons.wikimedia.org/wiki/Commons:Bundesarchiv>).

Les Archives nationales des Etats-Unis sur Flickr : photographies de NARA. Comprend les images favorites issues de leurs collections, aussi bien que des photographies du Bureau des femmes et du projet « Documerica ». Comprend aussi un flux RSS pour les nouveaux items (<http://www.flickr.com/photos/usnationalarchives/>).

### d. Podcasts et vidéos téléchargeables

Les podcasts des Archives nationales du Royaume-Uni : séries de podcasts des Archives nationales du Royaume-Uni. Les fonctionnalités incluent des conférences sur des événements historiques à partir de documents conservés aux Archives. Comprend aussi un flux RSS pour les derniers items postés (<http://www.nationalarchives.gov.uk/podcasts/>).

Les podcasts des collections du musée : vidéos produites par la Société historique du Minnesota comprend des informations sur les collections et le travail en cours aussi bien que des clips sur les collections. Inclut un flux RSS pour les nouvelles entrées (<http://discussions.mnhs.org/collections/category/podcasts/>).

### e. RSS et logiciels permettant de lire des flux RSS

Archiefwiki : Wiki développé par les archivistes des Pays-Bas avec des informations sur les archives dans la région. Comprend un glossaire de terminologie archivistique et une carte des services d'archives. Un flux RSS des récents changements sur le wiki est disponible (<http://www.archiefwiki.org/wiki/Hoofdpagina>).

### f. Services de réseautage social

Les Archives de Coca-Cola sur Facebook : page Facebook pour les Archives de la société Coca-Cola. Comprend des sommaires et des liens vers le blog des archives, des conversations en ligne, et des informations complémentaires sur les collections (<http://www.facebook.com/pages/Coca-Cola-Archives/64471268037>).

### g. Marquage et indexation populaire

Umarmot : blog des Collections spéciales et des Archives de l'université du Massachusetts à Amherst. Comprend des billets postés au sujet des collections nouvellement disponibles avec de brèves descriptions des documents. Les billets sont classés par sujets et une liste alphabétique utilisant des tags est générée (<http://www.library.umass.edu/spcoll/umarmot/>).

### h. Wikis

Wiki de l'Association d'histoire orale : Wiki avec des informations sur les services d'archives de l'histoire orale, les techniques et pratiques d'histoire orale, et les ressources pour les comités internes de l'Association. le contenu est toujours en cours de développement ([http://www.oralhistory.org/network/mw/index.php/Main\\_Page](http://www.oralhistory.org/network/mw/index.php/Main_Page)).

*Nous invitons tous les services d'archives français qui utilisent les outils du Web 2.0 à faire part de leur expérience. Vous pouvez ajouter votre projet dans la liste disponible sur Delicious.com (<http://delicious.com/interactivearchivist/>) en adressant aux auteurs de l'étude ([gordon.daines@byu.edu](mailto:gordon.daines@byu.edu) ou [cory.nimer@byu.edu](mailto:cory.nimer@byu.edu)) un signet avec le libellé « for:interactivearchivist ».*

---

Merci de faire parvenir toute information ou tout article pour le prochain numéro à : Claire Sibille –de Grimoüard, Direction des Archives de France, Département de l'innovation technologique et de la normalisation